

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 42

Artikel: Une barbe de deux heures
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187175>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Où vont les hirondelles. — Les hirondelles du cœur.

La plupart de nos hôtes de l'été nous ont quittés ; les grandes troupes d'hirondelles sont parties en laissant une arrière-garde dont on voit encore voltiger les dernières couvées, gagnant des forces pour entreprendre le grand voyage.

Dans les bois et les jardins, les oiseaux d'hiver ont fait leur apparition, remplaçant les hôtes qui s'en vont : les mésanges percent la coque des noix, les roitelets voltigent dans les buissons, le merle s'attaque aux baies d'automne. Mais où vont, où sont allées toutes les phalanges ailées qui peuplaient nos campagnes ? Dès la fin de septembre, les riverains de la Méditerranée ont vu passer des essaims d'hirondelles, des vols innombrables d'oiseaux migrateurs se dirigeant vers le sud-est.

L'Égypte toute blonde d'épis en ses années heureuses, étalant, comme un riche tapis ses champs bariolés, est prête à les recevoir dès que le Nil commence à décroître. C'est là qu'ils s'arrêtent de préférence. Les hirondelles s'abattent sur l'ancien pays des Pharaons comme autrefois les sauterelles bibliques ; elles envahissent les vieux monuments, les coupoles des mosquées, les minarets, les ruines ; elles nichent dans les lézards de ces murs séculaires ; on les rencontre autour des Pyramides et du Sphinx, sur la chaumière du fellah et sur les chapiteaux des palais du Caire. Les canaux, les marais du Delta, les bords du Nil sont peuplés de bergeronnettes, de fauvettes des roseaux, de huppés et de milliers d'oiseaux aquatiques. La cigogne se promène gravement au milieu des vanneaux, des flamants, des hérons et des échassiers de toute espèce. Personne ne porte une main ennemie sur ces hôtes de l'hiver. Seule, la caille paie son tribut au passage. A peine celle-ci est-elle signalée, que d'Alexandrie au désert, de Port-Saïd à Suez, d'innombrables filets se tendent ; des milliers de cailles y sont prises, et on les expédie en cages par paquebots, pour réapprovisionner les marchés de Paris et de Londres. Mais c'est le seul oiseau que capture le fellah des campagnes ou l'Égyptien des villes ; tous les autres vivent en paix.

Aussi comprend-on qu'arrivés sur la bienheureuse terre égyptienne, tous les êtres ailés, si sauvages chez nous, si difficiles à apprivoiser, placés ainsi sous la sauvegarde des populations, fuient à peine sous les pas de l'homme. C'est pour ainsi dire une tradition sacrée : l'Égyptien croit que l'oiseau, quel qu'il soit, qui s'abat sur son toit, apporte avec lui la bénédiction du foyer. En Europe, on ne partage guère cette douce et naïve croyance que pour la cigogne et l'hirondelle — et encore ?

Gracieuses et charmantes hirondelles, vous reviendrez. Du moins partez-vous presque toutes à la fois, d'un seul coup d'aile et d'un seul arrachement de cœur. La nature n'a qu'à vous pleurer une fois toutes ensemble. Notre vie, à nous, pauvres humains, se passe, au contraire, tout entière à pleurer les hirondelles qui nous quittent l'une après l'autre.

On a vingt ans : on aime, on croit ; et puis, un beau jour, on s'aperçoit qu'on ne croit plus et qu'on n'est plus aimé ! C'est une hirondelle qui part !

On a trente ans, de l'ambition, l'orgueil de se faire un nom ; un coup de vent arrive, une révolution survient ; c'en est fait. Encore une hirondelle envolée.

On se réveille un jour avec les cheveux gris, le front ridé : la jeunesse, hélas ! est passée, hirondelle adorable que rien ne nous rendra !

Autour de nous, tout disparaît successivement, et les âmes aimées nous quittent l'une après l'autre, chères hirondelles du cœur !

Et de départ en départ, toutes les hirondelles s'enfuient ainsi devant l'hiver de la vieillesse ; ni cages, ni barreaux n'y font ; ni larmes ni regrets n'y peuvent rien. Dieu veut que les hirondelles partent quand le froid arrive.

Nul ne reste — pas même la plus chérie, l'hirondelle couleur de rêve, l'hirondelle bleue d'amour, — car si, seule parmi ses sœurs, l'homme gardait celle-là, il ne croirait plus ni à la vieillesse, ni à la mort. Penserait-on, en effet, que l'hiver existe, si l'on voyait, dans l'azur profond du ciel, malgré la gelée d'un froid matin de janvier, voler une seule hirondelle !

Une barbe de deux heures.

Une des merveilles de la création est sans doute l'infinie variété de types, de traits, de physionomies qu'on remarque dans l'espèce humaine ; elle est si évidente, qu'on peut dire que, rigoureusement, il n'est pas deux êtres qui se ressemblent d'une manière parfaite.

Nous connaissons à Lausanne deux jumelles roses et blondes, semblables à deux petites fleurs nées sur le même rameau et qui ont ouvert leurs fraîches corolles au même rayon de soleil. Jeanne et Marguerite ont une telle ressemblance qu'on les confond sans cesse l'une avec l'autre, et que maman elle-même, pour s'y reconnaître, noue les cheveux de Jeanne avec un ruban bleu et ceux de Marguerite avec un ruban rouge.

C'est une de ces ressemblances frappantes qui a donné lieu à l'espièglerie que nous allons raconter.

Les deux frères B^{***} sont aussi deux jumeaux de même taille, même visage, portant la même barbe et s'habillant d'une manière parfaitement identique.

Dans la rue, au café, à la promenade, à la maison même, ils donnent lieu à des méprises fort amusantes. Se trouvant ensemble au dernier Tir fédéral de Fribourg, animés de gaieté et d'entrain, ils se concertèrent pour jouer une bonne farce au barbier voisin de leur hôtel. Jaques y alla le premier, se fit raser et demanda ce qu'il devait.

— Quarante centimes, lui répondit-on.

— C'est un peu cher, fit le jeune homme : non pas pour ceux qui ne se font raser qu'une fois par jour, mais quand on est obligé de le faire deux, trois et même quatre fois, ça compte.

Le barbier se mit à sourire, regarda du coin de l'œil ce client de passage et murmura : farceur !

— Monsieur, ce que je vous dis est très sérieux ; je ne plaisante pas ; car, au point de vue de mon porte-monnaie, je voudrais beaucoup qu'il en fût autrement.

Le barbier, riant toujours, ajouta : « Eh bien, monsieur, si dans deux heures vous avez encore besoin de raser, je le ferai volontiers gratuitement.

— Merci, pour votre amabilité; j'en profiterai.

Deux heures après, Alfred B., l'autre frère, arrive, se campe devant le barbier, qui recule mystifié, confondu, et n'en croit pas ses yeux.

« C'est donc vrai ! exclama ce dernier; eh bien, il y a trente-deux ans que je fais des barbes, mais je n'ai jamais vu chose pareille !! »

Absorbé dans ses réflexions, réduit au silence par cette surprise accablante, il rasa Alfred B*** et lui dit en l'accompagnant à la porte : Je ne vous réclame rien, puisque c'était entendu, mais si vous devez revenir cet après-midi, ce sera 40 centimes comme la première fois. L. M.

On voladzò ao paradis et la ligne.

(Suite).

Mè vouaïque don ein route po lo purgatoire, mà dévânt dè parti, lo bon St Pierro mè baillâ on part dè bottès ferrâies, kâ n'avé què dâi bambouchès, et mè dit que n'étâi pas prudeint d'allâ dinsè et que faillâi mè précauchenâ po cein que porrè trovâ dâi crouïo tsemis.

Ye parto lo tieu on pou goncllio. La route étâi prâo houna. Y'arvevo dévânt la porta dè fai, tapo lè tràï coups et on mè demandè quoui y'iro.

— L'incourâ dè Revirepantet, se dio.

Adon là porta s'âovrè et lo saint qu'étâi quie mè demandè cein que volliâvo.

— Voudré vairè, se lài repondo, quoui vo z'âi dè Revirepantet per ice.

Lo saint preind assebin on grand làivro, tsertse lo folliet, et lo folliet étâi tot blianc; recliou lo làivro ein mè deseint : N'ia nion !

— Yò sont-te don ? que fé ein mè traiseint lè cheveux et ein m'apôieint contrè on vilhio bahut, kâ ne tagné pequa su mè tsambès dâo tant que cein mè fasâi dè peina.

— Eh bin ! se mè fâ lo saint, sont dein lo paradis !

— Que na ! se lài dio, lài su dza z'u et St Pierro m'a assurâ que n'iein avâi min.

— Adon, se mè fâ, sont ein einfai, kâ n'ia pas ! se ne sont ni âo paradis, ni ice, faut bin que séyont coquiè part.

Que faillâi-te fèrè ? Du que y'é té per lé, preigno tot mon coradzo, po allâ trovâ Lucifai, et lo saint dâo purgatoire, m'esplique lo tsemin.

Ma fâi, lài fasâi pas bio. C'étâi on espèce dè cheindâi pliein dè rocaïlle et dè bêtes : à ti lè pas que fasè, martsivo su dai vuivrès, dâi lanzai, dâi crapauds, dâi gremiliettes, dâi serpents, et pi n'ia-vâi rein què dâi bossons d'épenès, et dâi rionzès, que se n'avé pas z'u lè bottès à Pierro, jamé ne m'ein terivo à l'honneu. Quand y'arvevo âo bet dè ce tsancro dè tsemin, n'ia-vâi min dè porta, ma 'na granta vouâta tota naïre, et dein lo fond 'na pecheinta lueu, et on oïessâi que lài sè passâvè oquiè dè terriblio. C'étâi l'einfai. M'eimbantso tot parâi dein ellia vouâta, et à mesoura qu'avancivo, lo boucan vegnâi pe foo et la lueu pe granta. Coumeincivo à grulâ quand tot d'on coup on grand diablo qu'étâi dè fakchon à l'eintrâie et que mè vâi veni, s'aproutsè dè mè avoué 'na trein à tràï grands fortsons, et fâ état dè la mè pliantâ dein la panse po mè portâ coumeint 'na dzerba dein lo fû.

— Harte ! se lài dio, su on ami dâo bon Dieu, et lài montrò la crâi, que cein l'arrété dè suite.

— Et que châi veni vo fèrè ?

— Vegné vaire se vo z'âi per ice dâi dzeins dè Revirepantet ?

— Dè Revirepantet ! se fâ ein s'epéclieint dè rirè, binsu que n'ein eint, et pas mau ; mà quoui êtes vo ?

— Su l'incourâ dè cè veladzo, se lài fé.

— Et vo vo ditès l'ami dâo bon Dieu, se dit, ein recafeint adé mè ; vo z'êtes cè dâo diablo, kâ l'est vo que no z'einvoyi lo mè dè mondo ; veni pi vairè !

Y'eintro pe moo què vi dein cé for, que lài fasâi onna raveu que y'arétâ soupliâ se cé diablo ne m'avâi pas pretâ 'na roclaire ein pé d'hipopotame po mè préservâ, et qu'est-te que vayo lé dedein :

Dâvi dâo moulin, cé que pregnâi dâi trào grossès z'eimbottâ dè granna po sè pâyî, quand on lài menâvè à màodrè. Louis âo fifre, qu'avâi fé on faux sermeint adon dè son procès. La Janette à Beleau, qu'avâi tant crouïe leinga pè vai lo borné. Tripe, lo tailleu. Guigue, lo tisserand. Louis à Marc, que mettâi dè l'édhie dein lo lacé po portâ à la fretéri. Troublon, lo boutèqui, que fasâi dâi livrès dè 14 oncès, et bin dâi z'autro onco, qu'étiot dein lo fû, permi dâi serpeints, et tormeintâ pè dâi petits diablo qu'étiot occupâ à attusi, à lè poncenâ, lè regattâ su dâi lans plieins dé cliou et à lè dzielliâ d'édhie bouilleinte ; et avoué cein onna chetta dâo melion, kâ cliâo pourès dzeins ne font que sicliâ, et on oût onna brechon et dâi tounéro que vo font refrezenâ ; enfin quiet ! n'aré jamais crû que l'einfâi sâi asse terriblio. Assebin lài é pas mè pu teni et on m'a rapportâ avau.

Ora, lo vo dio tot net : vouaïque cein que vo z'atteind se vo ne tsandzi pas dè conduite ; se vo z'avâi vu cé pourro Louis âo fifre !... et la Janette !... ouai ! n'ouso pas lài repènsâ. Y'atteindo don déman lè vilho po la confesse, et lè dzo d'après ti lè z'autro, et après midzo tot lo mondo à vépro. »

Clliâo pourrès dzeins dè Revirepantet, époâiris, front tot coumeint lào desâi lào bravo incoura, et du adon tot va bin, et n'ia pas d'homo pé benhirâo què lo père Maillet.

5

C'est une âme.

Nous reprimes donc le chemin de l'auberge où était le rendez-vous général. Je n'avais pas enlevé Jane, et je m'en applaudissais, mais j'avais bien envie de prendre un gage de son amour et, avant de rentrer dans la lumière, cueillir sur ses lèvres les prémices de notre union prochaine. D'où vient qu'au moment de céder à la tentation, je m'arrêtais ?...

— A demain, lui dis-je en la quittant.

— A demain, répondit-elle en me serrant la main.

Le lendemain, dans la matinée, j'écrivis cérémonieusement aux parents de Jane pour leur demander un entretien. A trois heures, jefrappai à la porte de la maison de Kensington. La mère était seule et m'attendait. Il me parut à son accueil qu'elle était munie de pleins pouvoirs et qu'elle allait saisir avec joie l'occasion de combler mes vœux. Cela me donna pleine assurance. J'entraï en matière *ex abrupto*.

— Vous vous êtes certainement aperçue, Milady, que j'aime miss Jane, votre fille.

— Oh ! oui. Elle aussi vous aime beaucoup. Et moi aussi je vous aime beaucoup, et mon mari aussi vous aime beaucoup ; nous vous aimons tous beaucoup.

Sans penser que je dusse pour cela épouser toute cette tendre famille qui m'aimait tant, je songeai pourtant